

Parasite, de Bong Joon-ho
L'ESPRIT DE FAMILLE

Serge Tisseron

ERES | « L'école des parents »

2019/4 n° 633 | pages 12 à 14

ISSN 0424-2238

ISBN 9782749264967

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-l-ecole-des-parents-2019-4-page-12.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour ERES.

© ERES. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Parasite, de Bong Joon-ho

L'esprit de famille



Serge Tisseron

Psychiatre, docteur en psychologie habilité à diriger des recherches, chercheur associé au Centre de recherches psychanalyse, médecine et société à l'université Paris-Diderot, membre de l'Académie des technologies.
Site : sergetisseron.com

Avec son film *Parasite*, qui a remporté la Palme d'or au Festival de Cannes en 2019, le cinéaste sud-coréen Bong Joon-ho nous raconte l'histoire de deux familles diamétralement opposées que seul le hasard a rapprochées. Une histoire qui rappelle les fables de La Fontaine, dans lesquelles le rat des champs s'oppose au rat des villes, le chien au loup, le savetier au financier, et où souvent « *tel est pris qui croyait prendre* ». L'histoire d'une famille très riche et d'une autre très pauvre, qui pourtant partagent une seule et même préoccupation.

Incruste

Les Ki-taek vivent au fond d'une impasse, dans un sous-sol humide que la lumière du soleil n'atteint jamais, de sorte que les enfants doivent garder le bras levé pour capter ce que leur père appelle « *le Wi-fi tout-puissant* ». Dans cette famille, tout le monde est au chômage. Ki-woo, le garçon, rêve de faire des études, mais le dénuement familial le lui interdit. Les Park, eux, vivent dans une maison d'architecte perchée sur une colline qui domine la ville, au milieu d'un parc magnifique, et les deux enfants bénéficient de toute l'attention de leur mère et d'une gouvernante dévouée. Le peuple d'en bas et le peuple d'en haut, le bouge et le château, l'ombre et la lumière.

Un ami de Ki-woo, assez riche pour fréquenter l'université, va servir d'intermédiaire entre ces deux familles en lui proposant donner à sa place des cours

d'anglais à la fille Park, car il part en voyage. L'argent est facilement gagné, la famille décrite comme adorable, et l'adolescente amoureuse de son professeur. C'est justement la raison pour laquelle ce camarade de Ki-woo a pensé à lui : il ne risque pas, pense-t-il, de lui voler sa copine ! Si les riches croient n'avoir aucune raison de se méfier des pauvres, ils oublient facilement que la réciproque n'est pas vraie. La suite montrera qu'ils ont tort. Mais comment être admis dans une famille bourgeoise sans le sésame du diplôme universitaire ? Le savoir-faire de la fille Ki-taek intervient alors : Ki-jung fabrique les faux diplômes dont son frère a besoin. Ainsi commence la solidarité familiale. Ki-woo ne tarde pas à lui rendre la pareille. Il remarque l'inquiétude de la maîtresse de maison concernant son plus jeune fils, très agité, qui dessine des personnages étranges aux yeux exorbités. Et lui propose les services d'une art-thérapeute géniale... en l'occurrence sa sœur, qui réussit, elle aussi, à l'embrouiller et à se faire embaucher ! Peu après, Ki-woo et Ki-jung, qui ne manquent pas d'imagination ni de roublardise, parviennent à semer le doute sur les compétences du chauffeur et de la gouvernante, et à les faire remplacer par leur père et leur mère. Officiellement, les quatre ne se connaissent pas, bien entendu !

Parasite toi-même

Une fois les Ki-taek dans la place, chaque famille s'efforce de défendre ses intérêts



avec les moyens qui sont les siens tout en restant dans son rôle. Mme Park paie généreusement les services de ses salariés, mais c'est une façon de se convaincre de leurs compétences. Son mari, de son côté, parle parfois à son nouveau chauffeur comme à un vieil ami mais sait, le cas échéant, le rappeler à l'ordre. Le rapport hiérarchique entre employeurs et employés de maison est bien réel, même si la familiarité qui lie les uns aux autres le fait facilement oublier. Et, comme le dit Mme Ki-taek : « *Elle est gentille, Mme Park, mais si j'avais tout ça [et elle désigne d'un geste large la maison et le jardin], moi aussi je serais gentille.* » Le film s'appelle *Parasite*, mais qui sont les parasites de qui? Les Ki-taek, qui s'incrustent chez les Park en rêvant de prendre leur place, ou bien ces derniers, dont la fortune se construit sur l'exploitation des couches populaires, auxquelles appartiennent les premiers? Le discours néolibéral invite à considérer les hiérarchies de classes, souvent peu visibles, comme des vestiges du passé, mais elles existent bel et bien, même si nous préférons les ignorer. Le film de Bong Joon-ho raconte ce qui arrive lorsque

deux classes, incarnées ici par deux familles, se télescopent.

Crispations

Petit à petit, les crispations s'accroissent. Un jour, une pluie terrible s'abat sur la ville et inonde le logement des Ki-taek, qui doivent être hébergés dans un gymnase et récupérer des vêtements secs dans une distribution gratuite. Mme Park, véhiculée quelques heures plus tard par le père, confie à une amie au téléphone combien cette pluie a été salutaire pour leur jardin : le visage crispé et le silence de M. Ki-taek montrent que la fièvre est en train de monter.

C'est finalement une réflexion du jeune Park qui concrétise les animosités. Il remarque que le chauffeur et la gouvernante sentent la même odeur, odeur que dégage également la jeune fille censée être son art-thérapeute. Ainsi, de la même façon qu'un enfant déclare dans le conte d'Andersen¹ que le roi est nu, un enfant découvre ici que ces trois personnes, censées ne s'être jamais rencontrées avant leur embauche, pourraient bien en réalité appartenir au même groupe. L'idée va faire son chemin...

Film sud-coréen (2019)
de Bong Joon-ho,
avec Kang-Ho Song,
Woo-sik Choi, So-Dam
Park... Palme d'or du
Festival de Cannes 2019.

1. *Les Habits neufs de l'empereur.*

➤ Le père Ki-taek prend dès lors l'habitude de reniffler le col de sa chemise, et à chaque fois que le maître de maison détourne son visage de lui, sa colère monte d'un cran. Un jour, il l'entend déclarer que cette odeur est celle du vieux linge sale. Ce mot fait office de détonateur. Les faux diplômes n'y ont rien fait, les sourires et les efforts d'adaptation non plus. Le pauvre « pue », il garde son odeur de pauvre, même s'il change de vêtements tous les jours. Alors, même s'il n'en laisse rien paraître, la honte et la rage s'installent chez ce père de famille. Jusqu'au dénouement final, qui montre à quoi ces émotions peuvent mener, indépendamment de toute logique et de toute préservation de ses intérêts propres.

Car quiconque a connu un jour la honte a connu aussi la rage, et la porte en lui. Je ne parle pas ici de cette forme mineure de la honte qu'est la pudeur, dont les effets sont essentiellement protecteurs, mais de l'humiliation qui fait perdre ses repères, parce qu'on ne se reconnaît pas dans le regard d'autrui et qu'on est pourtant obligé, pour survivre, de faire comme si c'était le cas. En obtenant son poste grâce à un mensonge, M. Ki-taek avait tenté de refonder son identité. Il n'était plus un paria, mais l'employé d'une excellente maison dont la qualité allait rejaillir sur lui, améliorant sa condition. Or, l'attitude du maître de maison le confronte avec violence à l'impossibilité d'échapper à son statut, quels que soient ses efforts pour y parvenir. L'odeur

de la pauvreté lui colle à la peau et le désigne comme inassimilable par la caste supérieure. La rage s'impose alors comme la seule façon d'effacer cette honte. En s'attaquant à l'auteur de son humiliation, il rompt le lien de honte, au risque de se détruire lui-même.

Solidarité familiale

Entre les Park et les Ki-taek il existe donc une frontière infranchissable. La gentillesse des premiers est superficielle, ils ne cherchent ni à mieux connaître ni à comprendre les Ki-taek. En retour, ceux-ci les méprisent et sont impitoyables avec eux. Ils n'éprouvent aucune pitié non plus pour les employés dont ils organisent le renvoi à coups de mensonges, bien qu'ils appartiennent à la même classe sociale. Mais ces deux familles, la riche et la pauvre, ont un point commun : elles font preuve d'une solidarité sans faille vis-à-vis des leurs. Les Park comme les Ki-taek sont capables d'aller très loin pour favoriser leurs proches.

Si les classes sociales sont moins marquées que par le passé et les solidarités sociales moins organisées par les partis politiques, les syndicats ou l'Église, l'esprit de famille, en revanche, règne partout, comme le montre Bong Joon-ho, et il est aveugle et féroce. Les Park et les Ki-taek sont animés par la même conviction. Chacun des parents pourrait dire : *« Rien n'importe plus que ma progéniture, et elle vaut tous les efforts. »* ■